



Renaud Monbany

nous, Enrique Vila-Matas

Le sosie de Dylan sur les traces de Francis Scott Fitzgerald. Entre éloge de l'échec et quête du père, une nouvelle mystification littéraire de l'écrivain espagnol.

Tendez l'oreille, vous n'entendrez rien : l'air dont il est question ici est un défaut de fabrication, égaré non pas entre les sillons d'un disque mais sur un visage. Ce héros-là ne joue pas, il surjoue : la gueule de Dylan sans l'aura, le cinéaste sans œuvre, le fils sans père. En attendant, il est invité à faire une conférence sur l'échec dans un colloque littéraire. Ce sera le prétexte d'un récit idéalement vila-matien, ayant pour point de départ une superproduction sur "l'histoire de l'échec en général".

Trois ans après son *Journal volubile*, l'écrivain espagnol ne s'invite pas, cette fois, dans la fiction, concédant à celle-ci un air de roman traditionnel. Il ne renonce pas en revanche à ses thèmes de prédilection : l'échec – "non comme éventualité littéraire mais comme un synonyme de la littérature en général" –, accolé aux concepts d'imposture

et d'impuissance créatrice. C'est sur cet édifice du rien, de la défaite, que l'auteur de *Bartleby et compagnie* a construit la majeure partie de son œuvre, tricotant ce vide en histoires de faussaires, belles et abracadabrantes.

Il se traduit ici en une très séduisante quête, aussi glamour que vaine : faire le jour sur l'origine d'une citation prêtée à Francis Scott Fitzgerald. Cinéaste raté, fils d'un illustre écrivain décédé, Vilnius Lancastre met la main sur le script original d'un scénario du génie américain réalisé en 1938 par Frank Borzage – intitulé *Trois camarades* et atrocement caviardé par Mankiewicz, le producteur de l'époque – avant de s'envoler pour L. A. dans l'espoir de s'attribuer la paternité de ladite phrase.

Mais on n'a rien dit d'*Air de Dylan* si l'on n'ajoute pas que cette histoire nous est également rapportée par un deuxième narrateur, présent à la conférence. Ainsi,

le soupçon sur l'instance auctoriale est total – qui raconte ? qui écrit ? – et Vila-Matas s'arrange pour nous perdre une nouvelle fois dans une facétieuse série de mises en abyme. *Air de Dylan* renoue ainsi avec ses marottes habituelles : intertextualité et emboîtement borgésien des récits, goût de l'essai, confusion entre réel et fiction, vie et littérature.

Sur ce sol mouvant, instable, si grisant pour le lecteur, Vila-Matas fait le récit d'un deuil, celui d'un fils qui dans la mort se met enfin à aimer son père. Il entend alors, aidé d'une sublime blonde schizophrène échappée d'un film noir, la reconstitution de l'autobiographie paternelle (engloutie dans le tube digestif de la mère !). Un nouveau défi improbable, baleine blanche ou sommet inatteignable, que l'écrivain rend ici particulièrement poignant.

Tandis que Vilnius est visité par le spectre de son père, il devient lui-même le héros de ces mémoires en train de s'écrire, découvrant les raisons obscures et indicibles de sa mort, détective de son propre roman familial. Une fois encore Vila-Matas n'est pas seul mais plusieurs derrière la page, nous plongeant dans une fiction mystificatrice drôle et émouvante. **Emily Barnett**

Air de Dylan (Christiane Bourgois), traduit de l'espagnol par André Gabastou, 336 pages, 22 €

jeux d'impostures

De l'écriture comme impuissance, Enrique Vila-Matas n'a pas seulement fait un thème central de ses livres mais aussi un motif structurel, inhérent à l'élaboration de son œuvre. C'est dans ce cadre qu'il a pris l'habitude d'interagir avec d'autres auteurs habités par la même obsession, notamment chez ses condisciples français.

Il a ainsi préfacé la réédition en 2009 du formidable essai de Jean-Yves Jouannais, *Artiste sans œuvres* – dont Jouannais, dans le préambule de son nouvel essai intitulé *L'Usage des ruines*, lui attribue la rédaction ! En 2008, c'était avec Jean Echenoz que Vila-Matas devisait sur le sujet, dans *De l'imposture en littérature*. Bref, on n'en sort pas.